

Le Faucon pèlerin est un rapace compact et large d'épaules ; il est bâti pour le combat. Sa tête entièrement noire et ses larges moustaches (qui ressemblent à des « favoris » !) donnent même l'impression qu'il est casqué. Il se nourrit essentiellement d'oiseaux de taille moyenne (pigeons, étourneaux, pies, merles) qu'il percute en plein vol, après un piqué au cours duquel il peut atteindre la vitesse de 350 km/h !

- M. Vandenbroucke



Chiffres-clés

- Le taux d'artificialisation des Hauts-de-France est de **12 %**, alors que la moyenne nationale est à 6 %.
- La région compte **20 aires urbaines** de plus de 50 000 habitants.
- Les espaces verts et les friches occupent **8 %** du tissu urbain.
- Dans les Hauts-de-France, les routes et les voies ferrées couvrent **dix fois plus de surface** que les cours d'eau.

Dans la région

Les Hauts-de-France comptent environ 3 800 communes. Sur la carte, elles dessinent un ciel étoilé ; c'est joli. La très grande majorité d'entre elles, 85 % pour être précis, comptent moins de 2 000 habitants. Malgré une densité de population élevée, notre région est parvenue à conserver un certain caractère rural. C'est une chance. À la campagne, la haie, la mare et le verger ont plus de place pour s'exprimer. Ajoutez quelques vieilles pierres, une balançoire usée, et vous obtenez le village rêvé. La scène semble fantasmée, et pourtant, il ne tient qu'à nous de la recréer : creuser une petite mare, planter un arbre, tailler trois pommiers, c'est un jeu d'enfants.

La biodiversité ne se limite pas aux bourgades ou aux hameaux. Un parc urbain, ça compte. Une cour de quelques mètres carrés, ça compte aussi. Une mésange prendra le goûter sur votre balconnière, puis son bain dans la coupelle que vous aurez laissé traîner. Tiens, c'est chouette, elle a investi le nichoir décoré du jardin partagé. En ville, les espaces verts ont également une fonction sociale ; la nature adoucit les mœurs.

À trôner sur la cathédrale d'Amiens et sur le siège de Région, à Lille, le Faucon pèlerin nous rappelle lui aussi que la biodiversité urbaine existe. Il n'y a pas si longtemps, ses (maigres) effectifs se cantonnaient à quelques falaises maritimes ; aujourd'hui, il règne sur de nombreuses villes (et accessoirement sur l'Église et sur l'État). Dans les Hauts-de-France, la plupart des couples nicheurs (entre trente et quarante) sont en effet citadins, et même lorsqu'ils choisissent de se retirer à la campagne, l'Homme n'est jamais bien loin. C'est pratique un être humain : ça bâtit de grands édifices, et dans les carrières, ça crée de hautes parois rocheuses. En plus, c'est parfois gentil, ça peut poser des nichoirs tout confort. À Bachant, dans l'Avesnois, deux amoureux en profitent d'ailleurs tous les ans. Depuis 2012, ils roucoulent (l'expression est peut-être mal choisie



Le tissu urbain (villes, villages, sites industriels) des Hauts-de-France - ORB Hdf, 2019

VILLES ET VILLAGES

pour un rapace qui fait des pigeons son repas préféré) au sommet d'un pylône électrique. Et si tout va bien, en 2020, ils fêteront leur noce de faïence, là, dans leur bac à graviers. Les trois familles du Dunkerquois, elles, ont mis leur griffe sur l'industrie : elles occupent les bâtiments de trois grands groupes internationaux. À Dannes (près du Touquet), la carrière est presque maîtrisée mais il y a toujours ce Grand-Duc d'Europe (un hibou), dont on sait qu'il prendrait bien un petit faucon pour le dîner. Depuis son rocher, il laisse planer son ombre toute la journée. Respect. Enfin, le couple de Loos-en-Gohelle contrôle le Bassin minier. S'il regardait la carte, il aurait même l'impression de posséder la Voie lactée.

Oui, le Faucon pèlerin a la folie des grandeurs. Et pourquoi pas nous ? Dans les Hauts-de-France, citadins et villageois confondus, nous sommes plus de six millions. Si chacun posait un nichoir, semait une graine, ou laissait l'herbe être elle aussi un peu folle, nous pourrions faire de ce ciel étoilé le nouvel espace de la biodiversité. C'est le principe même de l'effet colibri, mais dans la région, nous parlerions plutôt d'effet faucon.

Sauve piqueux !

À une époque, les **hérissons** étaient si nombreux qu'ils signaient le nom de certaines communes (Hirson). Aujourd'hui, la mort fait partie de leur quotidien. Cet escargot a-t-il été empoisonné ? Dois-je vraiment franchir ce grillage au risque de rester coincé ? Voilà le genre de questions que se pose un hérisson, chaque nuit. Et quand il obtient la réponse, il est souvent trop tard. Ces petits soucis de la vie ne sont pourtant rien comparés au danger de tous les dangers, celui face auquel les hérissons sont contraints de courber l'épine : la route. Ils pourraient la traverser à toute vitesse (un individu a déjà été flashé à 7,2 km/h), mais dès qu'un véhicule approche, un vieux réflexe les incite à

se rouler en boule. Si efficace pour se protéger du renard, cette astuce ne fait pas le poids contre un 35 tonnes. Une autre mauvaise habitude consiste à glaner, sur la chaussée, quelques lombrics écrasés. Le plaisir est coupable, la sanction immédiate. Les feus vers ne dispensent pas de regarder avant de traverser.

Ironie du sort, le hérisson est un routard. Pas besoin de guide, il connaît son pays sur le bout des doigts ; ces cinq hectares de haies, de jardins, de lisières et de prairies, il les explore toutes les nuits. Le nez au ras des pâquerettes, il ramasse un peu tout ce qu'il trouve : des œufs, des champignons, des fourmis. C'est un opportuniste. C'est un malin, aussi. Trois à quatre heures de travail suffisent à remplir son estomac. Le reste de la journée, c'est fiesta ! Non, c'est siesta. Le hérisson est un gros dormeur. De septembre à mars, ses nuits durent même 24 heures ! Les hirondelles, qui traversent la moitié de la Terre pour survivre, n'en reviennent pas. Le Troglodyte mignon, qui passe l'hiver sur place, crie à l'injustice : c'est un poids plume et il doit encore se serrer la ceinture. Alors d'entendre ce gros niglo (c'est le nom que lui donnent les gens du voyage) ronfler douillettement sous un épais tas de feuilles mortes... Notre hérisson, lui, laisse (mé)dire. De toute évidence, ces drôles d'oiseaux n'ont jamais connu l'hibernation ; les réveils sont plus nombreux qu'ils ne le pensent. Certains

sont programmés, sous peine de mort (ils se produisent une fois par semaine et permettent de lutter contre l'acidose*),

et d'autres interviennent dès qu'il se met à geler. Qu'ils soient prévus ou non, ces réveils sont particulièrement énergivores ; il faut en brûler, de la graisse, pour passer de 5°C à 35°C. Malheureusement, le stock constitué en fin d'été n'est pas inépuisable. Un réveil, c'est un joker de grillé, et au dernier, il faudra impérativement reprendre du service. Mais avez-vous déjà essayé de trouver des insectes en plein mois de février ? Toi, le Troglodyte, on ne t'a rien demandé !

N'allez pas croire que le hérisson a mauvais caractère. Quand il se déplace, il ronchonne et soupire bruyamment, c'est vrai (les Anglais l'appellent d'ailleurs *hedgehog*, le « cochon des haies »). Mais que voulez-vous, c'est sa façon de chasser. Non, le hérisson a tout du compagnon idéal. Au potager, il protège vos cultures de la dent des limaces et des pontes de charançons. Avec lui, les légumes sont traités aux petits oignons ! C'est toujours mieux qu'aux pesticides, non ? Pour l'attirer chez vous, il doit se sentir comme chez lui : un tas de bois ici, un compost (accessible) là-bas, des feuilles mortes un peu partout, et surtout, un accès au jardin du voisin. Ce n'est pas bien compliqué et pourtant, vous lui enlèverez une belle épine du pied. Comme nous l'a rappelé Niglo, il en a vraiment plein le dos.



Le Hérisson d'Europe - M. Vanderbroucke

La maison commune

C'est l'événement à ne pas manquer. Tous les ans, de septembre à octobre, le **Lierre grim pant** organise un grand banquet. Pendant deux mois, le nectar coule à flot et le pollen est servi sur un plateau (on estime que sur un Lierre âgé de trente ans, jusqu'à deux milliards de grains sortent quotidiennement des étamines*). Ça chahute, ça bourdonne de plaisir. Ça se querelle aussi. Quand on ouvre son estaminet à 200 insectes différents, il faut bien s'attendre à quelques débordements. Dans son coin, néanmoins, une cliente refuse de prendre part à la mêlée ; c'est une abeille, et elle est solitaire. Son seul ami, finalement, c'est le Lierre. Elle vient manger chez lui tous les jours, si bien qu'on a fini par la surnommer « Madame du lierre ». Mais elle, elle préfère qu'on l'appelle Collète, **Collète du lierre**.

En novembre, à l'heure des comptes, le Lierre est satisfait. Il a dépensé sans compter mais le budget est à l'équilibre : toutes les fleurs sont en train de fructifier. Il a de la chance, il le sait ; c'était une année à guêpes. Non seulement elles transportent énormément de pollen (jusqu'à quarante fois plus que certaines mouches), mais leur courte langue les oblige à s'écraser sur le pistil* pour accéder au nectar. Les abeilles et les syrphes, eux, ont la langue bien pendue. C'est très utile pour mettre l'ambiance, mais pour ce qui est de féconder les fleurs...

Janvier. La fièvre de l'automne est retombée, la plupart des convives ont déserté les lieux. Quant à Collète, elle s'est éteinte avec l'odeur des fleurs. Elle en a bien profité, mais six semaines de vie, c'est un peu léger. Heureusement, sa descendance est assurée : elle a trouvé le temps de creuser un puits de cinquante centimètres de profondeur, d'aménager une quinzaine de cellules, de les remplir aux deux tiers d'une bouillie faite de pollen et de nectar (de Lierre, évidemment), puis d'y pondre ses œufs. Six pieds sous terre, Collète n'est pas morte. Dans dix mois, elle renaîtra à travers ses descendants. Ils retrouveront la même bonne table pour y faire le tour des fleurs, tranquillement, en profitant de chaque instant.

Le Lierre jalouse cette insouciance. Il vit en permanence avec un couteau sous la gorge, même si c'est son pied que ses opposants veulent trancher. En forêt, on le surnomme le « bourreau des arbres » ; il détournerait leur sève et finirait par les étouffer. C'est faux. Le Lierre n'est ni un parasite (il a



Les perles du Lierre - J.-C. Hauguel

son propre système racinaire), ni un concurrent déloyal. Sur votre mur, il ne désagrège pas non plus le mortier. En revanche, il le protège de la pluie, du gel, de la pollution atmosphérique et des écarts de températures. En plein été, il fait en moyenne 9°C de moins sur un mur ombragé par un Lierre et en hiver, c'est l'inverse, il y fait plus chaud de 4°C. Être plus efficace que la laine de verre, c'est bien la veine du Lierre.

Le Lierre est un as du contre-pied. Il tord le cou aux préjugés comme à toutes ces plantes bien-pensantes qui estiment qu'une fleur doit sortir au printemps, et un fruit à l'automne. C'est aussi un héros de la nature. Tous les animaux savent qu'en cas de coup dur, ils peuvent compter sur lui. Quand la neige tombe et que le froid sévit, il offre un édreton de feuilles vertes aux sans-abris. En septembre et en octobre, alors que toutes les fleurs du village ont fermé boutique, il ouvre sa cuisine aux insectes démunis. Il remet le couvert en mars et en avril, pour tous les oiseaux qui ont faim : il leur sert



Le Collète du lierre - G. Lemoine

VILLES ET VILLAGES

les fruits que l'hiver a mûris. Ou plutôt, il leur confie ; ce sont des « perles de lierre », elles sont précieuses. Chacune porte les plans de cinq nouveaux établissements. Aux passereaux, désormais, de poser la première pierre au bon endroit. Sur ce parterre, contre cette façade, ce serait parfait. Pour donner le meilleur, le Lierre a besoin d'être au pied du mur.

Le feu d'artifice

Elles nous accueillent joliment à l'entrée de chaque commune, elles nous font tourner la tête au niveau de chaque rond-point, elles égaiant le fond de nos jardins. Les « prairies fleuries » ont séduit la France entière, et la région ne fait pas exception. Leur succès est éclatant... de couleurs ! C'est bien simple, elles y sont toutes. Il y a du rouge cerise et du rouge tomate, du vert pomme et du vert prairie. Il y a du jaune citron et du jaune canari, aussi. Il y a même du bleu pétrole ! On savait la nature capable d'inventer le Triton alpestre et de pondre le Guêpier d'Europe ; là, ça dépasse l'entendement. Qu'un **bleuet** soit rose, n'est-ce pas insensé ? Ce bleuet rose est un « cultivar horticole ». Autrement dit, une variété de bleuet créée de toute pièce, par sélection artificielle. Il est joli et plus imposant que son homologue sauvage (on parle de « fleurs doubles »), mais il est aussi beaucoup moins riche en nectar. Cette jeune abeille vient d'ailleurs d'en faire les frais ; ces fleurs très colorées étaient pourtant si prometteuses. Juste à côté, c'est une Brunelle commune. Elle vous est familière car elle se trouve déjà au fond du jardin. Celle-ci, en revanche, vient de plus loin. Sa graine, comme finalement toutes les graines du mélange, a été produite en Nouvelle-Zélande. Elle porte donc en elle des allèles* adaptés aux conditions environnementales (climat, type de sol) néo-zélandaises... qui n'ont pas grand-chose en commun avec celles de votre jardin. Comment réagira-t-elle à ce nouvel habitat ? Aura-t-elle le mal

du pays et finira-t-elle par s'effacer ? Va-t-elle au contraire entreprendre la conquête du territoire, en s'hybridant au passage avec les populations sauvages ? Dans le cas du Bleuet, un tel métissage serait préjudiciable : il est suffisamment menacé dans la région pour qu'un faux-ami cultivé vienne fragiliser sa descendance. Par définition, les plantes sauvages sont faites pour résister et s'adapter aux agressions extérieures ; pas les plantes horticoles issues de ces mélanges. Vous avez dû le constater, les « prairies fleuries » vieillissent mal, et le feu d'artifice n'est souvent qu'un feu de paille.

Le sujet peut paraître complexe : on parle d'hybridation, de cultivar et de pollution génétique. Vous y voyez peut-être un caprice de botaniste ; après tout, un bleuet est un bleuet. Pourtant, l'enjeu est de taille (l'ensemble des parcs et des jardins de 3800 communes), et surtout, les choses ne sont pas si compliquées. La consigne tient en deux mots : sauvage et local. En

cas de doute, adressez-vous au Conservatoire botanique national le plus proche. Sinon, laissez tout simplement la nature s'exprimer, et regardez de quoi elle est capable. Vous ne trouvez pas que la fleur du Lamier pourpre a des airs d'orchidée ? Que cette Matricaire camomille dégage un délicieux parfum de pomme verte, ou d'ananas ? Que pour une (soi-disant) mauvaise herbe, le Pissenlit est bien souvent visité ? Tous les insectes vous le diront, dans leur communauté, c'est une plante sacrée. À longueur d'année, le nectar y coule en abondance et le pollen est servi à volonté. Avec lui, le bouquet final ne s'arrête jamais.



Une « prairie fleurie » et ses bleuets suspects - B. Toussaint